

Charles Dumont. La grâce d'être vaincu

*Celui que cet ange a vaincu – celui-là sort, la tête haute, démarche droite,
sort grand de cette dure main qui l'épousa comme pour le former.
Les triomphes ne le tentent. Croître, pour lui :
c'est être profondément vaincu par une force toujours plus grande.*

Rainer Maria Rilke, *Le contemplatif*.

Voyage au bout de la nuit

11 juin 1941, Charles Dumont¹ est dans le train. Il regarde par la fenêtre de son wagon les pâtures défilent. Le monde est alors plongé dans l'horreur de la guerre. Depuis l'invasion de la Belgique par les Allemands et la capitulation des Belges le 28 mai, après seulement 18 jours de combats intenses, la vie quotidienne est un labeur. Restrictions, marché noir, collaboration, résistance, peur, faim, arrestations, meurtres, attentats : pour beaucoup la galère, pour certains la monstruosité. En Europe, la déportation d'hommes, de femmes, d'enfants juifs s'est mise en route. L'horrible machine de la mort est lancée. Après l'invasion de l'Union Soviétique par l'Allemagne en ce mois de juin 1941 et l'extermination massive par armes à feu de civils par les *Einsatzgruppen* (unités mobiles d'extermination), les nazis expérimentent des camions à gaz pour les exterminations. Il s'agit de camions hermétiquement fermés dont l'échappement est dirigé vers le compartiment intérieur. Les camions de gazage commencèrent à être utilisés lorsque les membres des *Einsatzgruppen* se plaignirent de fatigue physique et psychologique causée par le meurtre d'un grand nombre de femmes et d'enfants. Le gazage s'avéra également moins onéreux. Les *Einsatzgruppen* gazèrent des centaines de milliers de personnes, principalement des Juifs, des Tsiganes et des malades mentaux. Dans le courant de l'année 1941, les SS en arrivèrent à la conclusion que la déportation des Juifs dans

1. Charles Dumont, né à Bruxelles le 26 septembre 1918, est mort le 25 décembre 2009 à l'abbaye de Scourmont, en Belgique.

des camps d'extermination (pour y être gazés) était le moyen le plus efficace de parvenir à la « Solution finale ». En 1941, les nazis ouvrirent ainsi le camp de Chelmno, en Pologne, où des Juifs de la région de Lodz et des Tsiganes furent exterminés dans des camions à gaz. Pendant ce temps, et depuis le commencement de la guerre de 39-45, des moines étaient devenus soldats. Tous, ils sont obligés de se battre pour tenter de chasser l'envahisseur, l'ennemi. Et chacun fait de son mieux pour rester moine dans son cœur : au front, en prison, en camp de concentration, à l'hôpital où l'un meurt, où un autre soigne ou confesse des hommes frappés comme eux par le fléau de la guerre qui désunit et anéantit l'humanité. De l'abbaye de Scourmont, où se rend le jeune Charles Dumont en ce jour ensoleillé du mois de juin, quarante-trois moines sur un total de quatre-vingt-quatre ont rejoint des postes de mobilisation, et tous subissent les maux de la guerre et de la dispersion. Onze sont faits prisonniers et sont détenus dans des camps. Charles ne le sait pas encore. Lui, aujourd'hui, il est libre, ou du moins il est redevenu libre : il est revenu vivant des combats, vivant de son mois d'incarcération éprouvante dans un camp de prisonniers, oui, il est vivant, il a 23 ans et il veut devenir moine à Scourmont. Le train l'y conduit. Il a choisi cette abbaye parce que, dit-il, « l'austérité du détachement évangélique, le fait de quitter, [l] a séduit. [Il a] été appelé à la Croix du Christ, et [s]a volonté a répondu à cet attrait, pour ainsi dire, à [s]on corps défendant² ».

11 juin 1941. Depuis deux ans, le monde est devenu fou, il est à feu et à sang. Le soleil brille dans la nuit du monde, dans l'horreur du mal absolu, il luit sans réchauffer personne ou de façon si éphémère. Malgré le froid qu'engendre la peur, une étoile mystérieusement brille toujours comme un soleil, comme ce soleil de juin, une étoile qui fait du bien quand on la regarde. Mais cette étoile discrète n'est pas posée sur la poitrine de certaines personnes, elle s'est lovée dans le cœur des hommes qui s'accrochent à la vie. Elle n'est qu'un tout petit point lumineux sur la toile obscure du ciel, elle demande une attention toute particulière, une foi immense à déplacer les montagnes pour l'apercevoir. Charles Dumont, qui voyage en train pour se rendre à l'abbaye de Scourmont et y commencer son postulat, connaît cette étoile mystérieuse qui le porte.

Regarde l'étoile ! Ô homme, qui, dans cette marée du monde, te sens emporté à la dérive parmi orages et tempêtes, bien plutôt que tu ne foules la terre ferme, ne quitte pas des yeux les feux de cet astre si tu

² Charles DUMONT, *Traces d'une conscience en deux mondes*, manuscrit inédit, p. 72. Sera cité : *Traces d'une conscience*.

ne veux sombrer sous la bourrasque [...] Regarde l'étoile, crie vers Marie ! [...] Dans les périls, dans les angoisses, dans les situations critiques, pense à Marie, crie vers Marie ! Que son nom ne quitte pas tes lèvres, qu'il ne quitte pas ton cœur³.

Charles Dumont se dit que certains jours, pour apercevoir cet astre, il faut avoir les yeux et le cœur de saint Benoît, cet homme de Dieu qui entrevit la Présence de Dieu dans un tout petit point lumineux, « un seul rayon de soleil ». Elle n'était rien, cette petite lumière qu'il contemplait, et pourtant elle rassemblait le monde entier⁴ en son sein. Quel mystère ! Et surtout, quelle grâce !

11 juin 1941. Charles Dumont voyage au cœur des ténèbres, de ce temps douloureux des exils, des divisions et des camps de la mort. Ce temps est étrange, c'est un temps où l'on se bat beaucoup avec soi-même pour ne pas sombrer dans le désespoir, où chacun expérimente dans le secret du cœur que « le combat intérieur est aussi brutal que la bataille d'hommes⁵ ». La vie est de plus en plus précieuse, plus l'horreur s'amplifie et plus la violence s'affiche au quotidien. Chaque mort est un coup mortel porté au cœur de Dieu et des hommes, comme la Vierge Marie l'expérimenta elle-même au pied de la Croix où son Fils fut crucifié, où « un glaive transperça son âme⁶ ». Dans ce monde terrifiant, il y a ce jeune homme chargé de rêves qui pense et voyage sans bruit, sans se faire remarquer. Il semble nager dans le bonheur malgré l'angoisse intérieure qui le tenaille depuis l'enfance, plus précisément depuis l'âge de huit ans, depuis la mort de sa mère. Depuis ce jour, l'angoisse est devenue un sentiment naturel chez lui : « À huit ans, plus profondément, la mort de ma mère m'a semblé une trahison de ma confiance en la vie, sinon en Dieu⁷. » Les voyageurs autour de ce jeune homme ne se doutent pas qu'il vient de laisser derrière lui famille, carrière, amis, amours. Ils ne savent pas ce qui lui en a coûté, ils ne s'imaginent pas à quel point, malgré tout cela, malgré l'angoisse, c'est une source de bonheur. Le jeune Charles quitte ce monde parce qu'il l'aime, il le lâche pour mieux lui appartenir, mieux l'aimer, et surtout, tâcher, dans la mesure du possible, de le transfigurer par sa propre conversion. Ce ne fut jamais évident pour lui d'atteindre cet idéal aussi bien durant son noviciat que durant toute sa vie de moine. Malade et

3. Saint BERNARD, *À la louange de la Vierge Marie*, cité dans Bernard MARTELET, *Saint Bernard et Notre Dame*, Paris, Médiapaul, 1985, p. 115.

4. Saint Grégoire, *Vie de saint Benoît*, extrait des *Dialogues*, éd. Médiaspaul, Paris, 1994, p. 96.

5. Arthur Rimbaud, cité dans Christian de CHERGÉ, *Dieu pour tout jour (Les Cahiers de Tibhirine 1bis)*, Abbaye d'Aiguebelle, 2006, 2^e éd., p. 156.

6. Cf. Luc 2, 35 : « Une épée te transpercera l'âme ».

7. *Traces d'une conscience*, p. 2.

âgé, confiné dans la solitude de sa chambre de l'infirmierie de Scourmont, il écrira humblement et avec lucidité :

La souffrance que j'ai rencontrée, et les multiples sacrifices que la condition de moine exigeait d'une nature libre jusqu'à la licence, auraient pu, auraient dû être consentis... avec plus de simplicité, moins d'hésitations et de questions... Dès le premier éveil de ma conscience à cet amour infini qui m'appelait à Lui, j'ai su que le Miséricordieux avait jeté son regard sur moi, non pour me distinguer, mais pour me sauver, et de moi-même d'abord. Je ne l'ai pas toujours compris, surtout pas au début, car, de façon paradoxale, la vocation à dépendre totalement de la grâce se mêle et se confond souvent à un appel de la nature à être, à être plus et, par conséquent, à ne dépendre que de soi. On veut paraître le dernier, secrètement, le premier... Seigneur, toi qui sais mon cœur, tu sais aussi ce mensonge qui le ronge. Donne-moi d'en gémir et de désirer concrètement et avec hardiesse les choses invisibles plutôt que les visibles qui n'ont qu'un temps. Que ce sentiment, qui miraculeusement m'est resté, de me sentir en exil loin de toi en ce corps pécheur, m'aide encore à cheminer dans la foi, en espérant la claire vision, dont tu m'as donné parfois l'heureuse intuition⁸.

11 juin 1941. Charles Dumont regarde à travers la fenêtre du train le paysage qu'il traverse, assumant peu à peu l'écart qui se creuse entre lui et ce qu'il quitte pour toujours, le cœur empli de rêves, le cœur ardent à vouloir faire le bien. Dans quelques heures, il embrassera la vie monastique à Scourmont où le père Albert Derzelle, son père-maître, l'attend pour l'accueillir et le recevoir au noviciat. Charles n'a pas peur même s'il sait que la communauté dans laquelle il entre est éprouvée par la tempête qui s'est abattue sur le monde, depuis le début de la guerre : non seulement elle est éprouvée par l'occupant nazi mais aussi par certains moines pris eux-mêmes dans l'agitation passionnée qui bouleverse le monde, avec ses partis pris et ses idées politiques. Le père abbé, dom Anselme Le Bail, avait dû prendre en ce sens des mesures « pastorales et disciplinaires » pour aider sa communauté à se garder de tout débat, à rester centrée sur l'essentiel, fidèle au propos monastique, tant « la tension psychologique mont[ait], et les discussions [allaie]nt dans tous les sens. Un jour, il pr[it] plusieurs heures de réflexion solitaire, au terme de laquelle il rédige[a] un « mandement sur l'attitude politique que doivent tenir les religieux de l'Abbaye de Scourmont ». Il écrivait dans ce texte :

Il nous paraît nécessaire, dans les conditions présentes, que la communauté et chacun de ses membres aient une vue claire de l'attitude à tenir en jugement et en actes, tant à l'égard de l'autorité de l'État qu'à

8. *Traces d'une conscience*, p. 72.

l'égard des autorités civiles et militaires qui occupent et administrent la Belgique. [...] Nous demandons à chacun d'avoir la volonté et le courage de s'y conformer dans la vie pratique⁹.

Dans un sermon, il s'expliqua :

Mon exhortation pressante pour tous restera toujours la suivante : maintenir l'unité, garder la communauté, rester en communauté en dépendance de la hiérarchie. Rester en famille, en société fraternelle, unie à la tête, unie entre frères. Ne l'oublions pas, pour le plus grand nombre d'entre nous, c'est la voie la plus facile et la plus sûre pour demeurer fidèle à nos obligations monastiques¹⁰.

Dom Anselme avait pris des mesures pour sa communauté qui l'entourait mais aussi pour les absents : en septembre 1939, pour garder le lien avec ses fils dispersés et pour les soutenir dans la tourmente de la guerre¹¹, il avait lancé un journal, *Le moine-soldat, bulletin des cisterciens à l'armée*. Avec l'aide de certains frères, il œuvra pour garder le lien coûte que coûte et veiller à ce que chacun ne manque de rien là où il était (en leur envoyant entre autres régulièrement des colis) afin que tous restent unis, gardent le cap sur l'espérance, les yeux fixés sur Jésus Christ, le Ressuscité. Durant toute la guerre, la communauté de Scourmont où se rend le jeune Charles Dumont sera ainsi secouée, mais jamais elle n'explosera malgré les tensions externes ou internes, malgré les brimades et les humiliations, les agitations et les incertitudes, les ordres d'expulsions des Nazis dont seront victimes les moines. Dom Anselme veillera toujours avec sollicitude à maintenir l'ordre et l'unité de sa communauté ballottée comme un navire dans la tempête. À trois reprises, les moines seront chassés du monastère par les soldats allemands. La communauté trouvera refuge à Vergnies, près de Beaumont, où les moines dénués de tout et vivant à l'étroit font une expérience de véritable pauvreté. En 1942, elle s'installera provisoirement au château de Chimay, puis elle ira chez les Frères des Écoles Chrétiennes de Momignies, où les moines vivront « côte à côte avec une colonie d'enfants qui occupent une grande partie des locaux abandonnés du pensionnat¹² ». Pendant l'occupation du monastère par l'armée allemande, le silence n'existera plus dans le cloître. « Les lieux réguliers sont exposés au pire, écrit Dom Anselme. Nous sommes dans

9. Dieudonné DUFASNE, *Un moine. Un Abbé. Une communauté. Dom Anselme Le Bail, Abbé de Scourmont (1913-1956) (Cahiers Scourmontois 1)*, Abbaye de Scourmont, 1999, p. 183-184.

10. DUFASNE, *Un moine, un abbé*, p. 183.

11. Cf. DUFASNE, *Un moine, un abbé*, chapitre 27 : « Le morne carrefour de la seconde guerre », p. 179-189.

12. DUFASNE, *Un moine, un abbé*, p. 187.

l'incertitude complète sur le sort réservé aux bâtiments¹³. » Y résonnent les pas et les cris des soldats.

La communauté de Scourmont connaîtra donc l'exil à plusieurs reprises, et le jeune homme qui quitte tous les siens en ce jour de juin 1941 s'apprête à embrasser cette condition d'exilés. Dès ses premiers pas dans la vie cistercienne, la vie monastique prend pour lui tout son sens, de façon bien concrète de *fuga mundi*, de détachement de tout bien et de tout lien : un véritable apprentissage de la liberté ! La vie sera dure et éprouvante pour ce jeune novice comme pour tous ses frères aînés.

Février 1942. Les Allemands nous expulsaient, et il fallait déménager la bibliothèque, se souvient Charles Dumont. Nous étions épuisés de fatigue, il faisait froid, j'étais jeune novice, et j'ai rencontré le regard de mon abbé. Ce fut un regard de connivence dans l'épreuve, que je n'ai pu oublier. Ce même regard de participation effective et cordiale, nous l'avons connu durant les années passées en exil, quand nous le croisions dans ce qu'il appelait « le morne carrefour », qui n'était qu'une caricature de cloître¹⁴.

Sans doute le fait d'être stimulé par l'exemple et le regard chaleureux de son abbé et le fait d'appartenir à une communauté qui se battait, en simplicité, avec elle-même pour sauvegarder son unité, lui permirent-ils de rester fidèle à son choix de vie, car Charles Dumont fut très vite éprouvé sur le plan de la santé et donc fut souvent assailli intérieurement par des hésitations pour s'engager dans cette voie étroite, de plus en plus resserrée pour lui par les restrictions de la guerre et ses fragilités physiques et psychologiques.

11 juin 1941. Le visage de Charles Dumont transparaît sur la vitre du train qui l'emporte. Par-dessus le paysage qui défile sous ses yeux, il voit sur la vitre devenue miroir son jeune et beau visage, et par-delà son propre visage, apparaissent d'autres visages dont il se souvient, surtout celui de sa mère, décédée il y a quinze ans. Il pense à elle, à « l'indestructible amitié établie entre elle et lui¹⁵ », qui continue de le faire vivre, comme la pensée de la Vierge Marie :

À l'origine de toute présence en ma vie, il y eut deux femmes, deux mères, une sur terre et une au ciel, ma mère et Marie. Elles m'ont donné la vie, la Vie. J'écris ceci avec infiniment de gratitude, d'émotion même. L'une et l'autre femme m'ont tout donné, tout appris, et avant tout à aimer. Leur « conspiration », bien plus sérieuse

13. DUFRASNE, *Un moine, un abbé*, p. 181-182.

14. DUFRASNE, *Un moine, un abbé*, p. 4.

15. *Traces d'une conscience*, p. 45.

que celle des fées sur mon berceau, a fait naître ce cœur qui bat toujours d'amour humain et divin¹⁶.

Sur la vitre du train, Charles aperçoit ses propres yeux embués de larmes au souvenir de sa mère : « L'amour (dans mon cas, l'amour farouche de ma mère) continuera son œuvre¹⁷ », écrira plus tard le jeune homme.

La vie née de la nature, la vie nouvelle née de la grâce, je les ai reçues de ma mère qui elle-même en vivait admirablement, saintement. Ce fut son enfant, et ce fut l'enfant de Dieu qu'elle a nourri de son corps et de son âme. « Maman, où es-tu ? » En me posant la question aujourd'hui, je me rends compte, en cherchant à me souvenir d'elle, que, dans les quelques occasions où elle se trouvait à mes côtés, sa présence me demeure invisible. Ne puis-je croire à une relation mystérieuse entre son esprit et le mien ? Elle m'aimait en Dieu¹⁸.

Charles Dumont a toujours eu cette capacité de voir l'invisible à travers les visages et le temps avec « l'âme de ses yeux¹⁹ », à condition, dit-il, que « l'œil écoute en pur entendement pour être auprès de l'être et franchir la distance²⁰ ! » Il écrit :

L'oubli peut estomper les lignes, les couleurs d'un visage ou d'un sourire, mais il ne peut effacer l'immortalité de [la] présence²¹.

Notre tâche humaine, ce pour quoi hommes et femmes, jeunes et vieux, blancs ou noirs, sages ou fous, nous sommes pour un temps sur la terre, grain à peine perceptible aux yeux de l'astrophysicien, notre tâche, à la fois dérisoire et sublime, c'est de faire passer le visible vers l'invisible. Affaire de cœur ! Toutes les choses visibles, les œuvres du Créateur, il faut qu'elles deviennent invisibles, il faut les sauver du néant pour qu'elles soient ce qu'elles sont, Esprit²².

Par les yeux de Charles Dumont passent donc l'infini, la vie et la mort, l'invisible et le sacré, par-delà le paysage défilant derrière la vitre du train et son visage qui y transparaît. Ses yeux ont vu tant de choses, ont contemplé tant de femmes qu'il a aimées et à travers lesquelles, comme il l'avoue, il n'a fait que chercher sa propre mère. Ses yeux ont voyagé et rêvé à travers la littérature, des romans, et surtout la poésie où il a scruté « le mystère du temps ». « L'éternité dans la poésie, elle se love dans le creux d'un mot, dans le blanc

16. *Traces d'une conscience*, p. 80.

17. *Traces d'une conscience*, p. 2.

18. *Traces d'une conscience*, p. 44.

19. Charles DUMONT, « Lumière », dans *Poèmes et prières*, p. 35.

20. Charles DUMONT, « Dix chants de mémoire avant le jour. Chant III », dans *Poèmes et prières*, p. 69.

21. *Traces d'une conscience*, p. 45.

22. *Traces d'une conscience*, p. 54.

d'une césure, dans un silence²³. Le poète en liant des mots comme des fleurs reste témoin souffrant de l'absolu brisé²⁴. » Il écrit :

J'ai vu décroître et se faner la magique surprise de l'autre monde dont celui-ci fut, avant le temps, l'image. Seule l'imagination peut encore nous en faire revivre l'émotion et le désir. Ce sentiment spontané de la beauté, de la joie de vivre et, dans l'amour, cette admiration, cet étonnement des choses, de leur couleur et de leur mouvement, sont dans la nature les réalités les plus vivantes, celles qui nous font réellement vivre. L'âme humaine est contemplative. Son action la plus humaine, la plus digne d'elle-même est l'étonnement élémentaire de voir qu'il y a autre chose qu'elle : un monde. L'émerveillement est désir et désir de voir Dieu, car, dès les premiers « pourquoi » de l'enfant s'éveillent sa capacité, son aptitude, sa nostalgie de l'infini²⁵.

11 juin 1941. Voilà un an que la Belgique, humiliée par l'invasion allemande, n'est plus dans la mêlée. Elle subit l'occupation nazie. Des réseaux de résistances se sont mis en place pour la contrecarrer. Charles Dumont, lui, entre à sa manière dans une forme de résistance, il veut devenir moine malgré le désaccord de son père, avec qui la relation a toujours été difficile. Il sait qu'il porte en lui de grandes fragilités, mais qu'importe, Dieu l'appelle et on verra bien ! La vie est une aventure, un voyage. Charles vient de rompre avec une vie à laquelle il s'était préparé par l'apprentissage d'un métier et la perspective de reprendre les affaires de son père couturier. Son père, à qui il devait succéder dans l'entreprise, s'était opposé à sa vocation²⁶. Malgré cela, il a choisi parce qu'il est libre, c'est un homme

23. *Traces d'une conscience*, p. 102.

24. Charles DUMONT, « Dix chants de mémoire avant le jour. Chant IV », dans *Poèmes et prières*, p. 71.

25. *Traces d'une conscience*, p. 115.

26. Charles Dumont me raconta lors de ma retraite de préparation à la profession solennelle qu'il accepta d'accompagner (vendredi 27 janvier–vendredi 3 février 2006) : « Mon père était tailleur, j'étais destiné à exercer le même métier que lui, à travailler avec lui dans son atelier de couture à Bruxelles et à prendre la relève un jour... Mais je suis devenu moine ! Je dois ma vocation à ma mère. C'est mon oncle qui m'a révélé cela, car ma mère est morte lorsque j'avais huit ans. Avant ma naissance, il y avait eu des jumeaux, mais ils sont décédés. Aussi quand je suis né, ma mère a eu peur de me perdre, elle m'a alors tout de suite consacré à la Vierge Marie et elle a fait un vœu : que je devienne prêtre ! Puis, un jour, ma mère est tombée gravement malade. Mon père et mon oncle étaient à son chevet, à l'hôpital. Je n'ai pas pu la voir car j'étais trop jeune, cela aurait pu me faire du mal, mon père ne voulait pas que je voie ma mère... Avant de mourir, ma mère a confié à mon père qu'elle m'avait consacré et que je deviendrais prêtre, qu'il fallait qu'il me permette de le devenir. Mon père le lui promit, et ma mère mourut dans ses bras. Mais immédiatement après, mon père se redressa du lit où ma mère venait de rendre son dernier souffle, il se tourna vers mon oncle et lui somma vertement de ne jamais me révéler ce que ma mère venait de dire afin que je ne devienne pas prêtre. Mon père ne le voulait pas... Je n'ai donc rien su de cette histoire pendant des années... ! Bien plus tard, après la mort de mon père, mon oncle m'a rapporté les propos de ma mère et l'ordre de mon père de ne rien me dire. J'étais moine et prêtre ! Je suis donc persuadé que je dois ma vocation à ma mère... Mon père s'était longtemps opposé à ce

mûr désormais. Cette liberté et cette maturité, il ne les a pas acquises en un jour. La vie s'est chargée de l'éprouver au quotidien, de le former. Lentement, elle l'a forcé à vivre intérieurement un déplacement, à se battre contre ses émotions, ses angoisses, ses « instabilités internes », ses hésitations de jeunesse. Charles revient de loin ! Il a connu dix-sept mois de service militaire régulier, neuf mois de mobilisation, suivis de la guerre en mai 1940 et d'un mois de captivité. Le combat intérieur qui succéda à tout cela acheva de le faire grandir, ou plutôt : de le vaincre intérieurement, de le désarmer. Après la prison, rentré à Bruxelles, où il est resté jusqu'au jour de son départ pour Scourmont, Charles fait une expérience profonde et éprouvante, mais libératrice. Il est partagé en lui-même entre la « joie de vivre après les rigueurs de l'armée et une aspiration de plus en plus ressentie pour la vie religieuse²⁷ ». Après des hésitations, des refus, un jour, « voici que renaît en [lui] l'élan aventureux d'une âme dont [il] connaît bien l'enthousiasme et les limites²⁸ ». Il consent ! Consentir est un mot qu'il a toujours beaucoup aimé, scruté, qu'il a retrouvé chez saint Bernard. Pour lui, le choix d'une vie donnée n'est jamais le choix d'une seule personne, il est le résultat de deux volontés accordées en un seul vouloir libre et déterminé, et en même temps, il est une grâce.

11 juin 2002, Charles Dumont se souvient, il fait mémoire et rend grâce. Attablé dans sa cellule de l'infirmerie de Scourmont, dans la solitude, et comme il aime à dire, sous le regard d'un arbre qui s'étire dans l'encadrement de la fenêtre, il écrit dans son autobiographie :

Le soleil est chaud sur la campagne... Étrangement, c'est le souvenir de ce départ de Bruxelles : je voyais par la fenêtre de mon wagon les pâtures défilier et, dans l'une d'elles, un paysan faucher du foin. J'avais mis la main à la charrue et il ne fallait pas me retourner vers ce monde si proche que je quittais. Comme l'enfant, il m'arrivait de quitter les autres pour m'aventurer dans un bois. Je ne sais si ce sentiment de départ, de séparation d'un monde familial n'est pas symbolique du passage à l'autre monde, plus mystérieux encore, mais dans lequel nous sommes faits, créés, par un infini qui nous attire²⁹. L'image la plus vraie d'une vie est celle de la route suivie jusqu'au bout³⁰.

que je devienne moine. Cependant, le jour de ma profession solennelle, mon père me glissa dans la main un billet où il avait écrit : « *Don de toi, don de foi* ». C'était comme s'il me disait qu'il acceptait et accueillait ma vocation après tant d'années d'opposition à ce projet de Dieu. J'étais vraiment heureux ce jour-là, ce 16 juillet 1946 ! »

27. *Traces d'une conscience*, p. 114.

28. *Traces d'une conscience*, p. 114.

29. *Traces d'une conscience*, p. 130.

30. *Traces d'une conscience*, p. 114.

La vie est un voyage, et l'attrait du voyage réside dans ce sentiment de rester soi dans des paysages et des horizons variés. Ce dépaysement dans l'espace n'apporte que bien peu de supplément d'âme à celui qui croit changer de décor. Mais le voyage intérieur, celui qui se déroule dans le temps, grâce à la mémoire, est beaucoup plus créatif, la conscience, en se remémorant, revit activement le passé. Elle le comprend, elle le prend ou le reprend en elle et l'insère dans l'ensemble de son existence. Elle voit ainsi l'événement dans la suite du temps où il prend sens entre sa naissance et sa mort, avec, pour le croyant, une référence à l'éternel³¹.

En 1935, au cours d'une retraite, se souvient Charles Dumont, il s'était enfui en courant parce que le religieux qui l'accompagnait était trop pressant. Il lui avait fait peur. « Pourquoi ce type veut m'imposer ce que Dieu veut ! Il ne me laisse pas le choix ! » Il avait alors 17 ans et il ne voulait surtout pas perdre sa liberté, sa tranquille liberté. Il n'était pas prêt. En ce temps-là, Charles était prisonnier de lui-même, de tout ce qu'il découvrait de la vie. Il ne savait ni ne pouvait dire oui ou non. Il ne savait pas et ne voulait pas encore choisir pour de bon. À 17 ans, la vie n'a de sens que dans le plaisir que l'on découvre, surtout si le monde qui nous entoure s'écroule, nous vole l'espérance d'un monde meilleur dont on voudrait être acteur.

Ce ne sera que six ans plus tard, en juin 41, se remémore Père Charles, en décidant de quitter le monde, que j'ai fait cette expérience, unique dans ma vie, d'un moment de liberté absolue. Et j'ai pu dire ensuite qu'elle était liée paradoxalement à l'expérience tout aussi claire de ne pouvoir faire autrement. Je suis sûr d'avoir vécu alors la vérité que saint Bernard a si bien développée comme la réponse au problème insoluble de la grâce et de la liberté. J'ai su à ce moment-là que tout est grâce et que tout est liberté ; que sans la grâce il n'est pas de vraie liberté et que la grâce ne peut s'unir qu'à une liberté. Rétrospectivement, cette expérience me paraît lumineuse, comme la lumière nimbant le convive d'Emmaüs, pour disparaître aussitôt. Mais cela a suffi pour que je n'oublie jamais. Cet acte privilégié de mon libre consentement à la voix intérieure a décidé de ma vie. Et tout ce que mon esprit a tenté de scruter dans le domaine de la vérité (j'ai beaucoup cherché...) n'a été qu'une exigence de ce premier mouvement de ma volonté, de l'amour en moi qui cherchait à aimer et comment³².

Dans le récit de sa vocation, comme dans celui de sa « traversée de la vie », Charles Dumont ne fait que rendre témoignage à cette force plus forte que lui, à cet Être plus grand que lui, qui l'avait toujours vaincu, dépassé, aimé. C'était un grand mystère, cette grâce

31. *Traces d'une conscience*, p. 65.

32. *Traces d'une conscience*, p. 68.

désarmante de l'immense et gratuite miséricorde de Dieu, sans cesse à l'œuvre et dont nul ne pourra jamais mesurer la profondeur, ni la hauteur, dont nul, par conséquent, ne pourra mettre la main dessus, parce que Dieu aime et que l'amour, c'est ce qu'il est, don total, libre et gratuit. Le mystère de cette incroyable « façon d'être et de faire » de Dieu dérouté forcément car elle oblige à un lâcher-prise, à librement s'abandonner, à consentir.

À des moments de tentations, se rappelle Charles Dumont, il m'a semblé qu'une autre conscience était jointe à la mienne, plus libre mais me communiquant sa liberté. Une conscience qui aimait la mienne. Elle me reprenait, me détachait doucement ou brusquement de ce moi dont la faible liberté se laissait asservir. Elle rendait ma liberté plus forte et plus libre. J'étais plus moi-même grâce à la liberté de Dieu³³.

Charles Dumont était un pauvre, il le savait, c'est pourquoi il définissait son appel à devenir moine ainsi : « un regard de compassion jeté par le Miséricordieux sur [sa] misère et [sa] pauvreté³⁴ ». Le poème de Rilke, intitulé « Le contemplatif », traduit exactement l'expérience que Charles Dumont a personnellement vécue et qui l'a si souvent « dérouté », « désarmé » toute sa vie : celle de se voir constamment soulevé et soutenu sur « le chemin dur et âpre de la vie » qui fut le sien particulièrement au lendemain du décès de sa mère qu'il aimait plus que tout, dont la présence l'avait toujours « rassuré par le moindre de ses gestes, un mot ou un regard³⁵ », cette « mère sublime » (comme il l'appelle), avec qui il ne faisait qu'UN, dont « le sourire, le visage et les gestes étaient étroitement mêlés aux [siens]³⁶ ».

À huit ans, plus profondément, écrit Père Charles, la mort de ma mère m'a semblé une trahison de ma confiance en la vie, sinon en Dieu. Je ne sais si cette épreuve n'a pas marqué toute ma vie et si, dans toutes les femmes que j'ai connues et aimées, ce n'est pas ma mère que j'ai cherchée, comme sans doute, enfant, j'ai cherché sa présence sensible aux lieux où j'avais vécu si proche d'elle, quand elle me fut arrachée³⁷.

La mort de cette mère adorée avait été pour Charles Dumont un réveil brutal et pénible, une sorte de mise au monde soudaine, comme il le dit lui-même « comparable au choc pour l'enfant dans

33. *Traces d'une conscience*, p. 7. Cf. Charles DUMONT, *Prières inspirées du deuxième poème du Cantique des cantiques*, manuscrit inédit, p. 17 : « Tu étais en moi plus moi-même que moi ».

34. *Traces d'une conscience*, p.70.

35. *Traces d'une conscience*, p. 2.

36. Charles DUMONT, « Mère ! », dans *Poèmes et prières*, p. 58.

37. *Traces d'une conscience*, p. 2.

son entrée dans le monde après le temps passé au sein de sa mère³⁸ ». Les répercussions de cette naissance brutale le maintinrent toute sa vie dans un état de vulnérabilité constante. Elles s'étendirent lentement, douloureusement, dans son cœur et dans son corps. La douleur intérieure, silencieuse et invisible – l'angoisse – se répandant en lui dans le temps, doucement, goutte à goutte, comme des larmes, pour atteindre le plus intime de sa personne, son cœur, sans jamais, toutefois, le submerger, l'anéantir. Si elle n'augmentait pas en intensité, la douleur (la brisure du cœur) demeurerait cependant constante en lui, fidèlement à l'œuvre, telle quelle, lancinante, sorte d'écharde dans son âme pour le maintenir, paradoxalement, dans l'unique grâce de Dieu à la manière de saint Paul, non pas dans un état constant d'abattement, mais dans la grâce constante d'être vaincu :

Souvent au cours de mon existence, des expériences m'ont ramené spontanément à de fortes émotions de mon enfance. Ces blessures, dont je reste marqué puisque je m'en souviens, peuvent faire l'objet d'analyses psychologiques. Plus simplement, elles ont causé un doute, un soupçon dans l'âme du jeune enfant. Créé dans l'amour et par l'amour de Dieu, je ne pouvais être que confiant. Par mon corps, je dépendais totalement de ma mère qui protégeait ma vie. Souvent, dans mon expérience de malade, j'ai pu constater que la passivité de mon corps enseignait cette attitude de l'âme. Confiance et dépendance sont essentielles à l'amour, elles sont liées à la vie de l'esprit, créées dans une passivité radicale, dans l'obéissance entre les mains de Dieu. Les blessures subies dans ces jeunes années ne se refermeront pas, elles seront ravivées sans cesse ; peur, méfiance seront aussi fortes que la confiance originelle. À qui faire confiance si la nécessaire dépendance, naïve (c'est-à-dire de naissance), ne peut être sûre ? N'est-ce pas déjà la rencontre avec le Mal, le Mensonge, la Mort, la déception ? Non seulement l'enfant dès qu'il naît est déjà assez vieux pour mourir – je fus menacé de mort en venant au monde, de façon dramatique – mais déjà la mort a commencé son œuvre inéluctable³⁹. Souvent au cours de ma vie, je me suis vu dans la condition d'échec : l'école, la santé, les relations avec mon père, la perte de ma mère, le métier artisanal et le commerce pour lequel je ne me sentais nullement motivé, le vague à l'âme de l'adolescent, du romantique attardé, la rudesse militaire, et, ma vocation monastique, cette hésitation continuelle à me décider, par peur de me tromper, de tromper la communauté et même Dieu⁴⁰.

Me souvenir de ma vie entre quinze et vingt ans me donne le sentiment d'un temps perdu dans la confusion ; ma conscience était hésitante, incertaine, tâtonnant dans le vide que produisait en elle, paradoxalement, la multitude d'occupations, de curiosités, de prétentions, de

38. *Traces d'une conscience*, p. 5.

39. *Traces d'une conscience*, p. 2.

40. *Traces d'une conscience*, p. 89.

vellités. Les études, le métier, l'armée et la guerre m'offraient l'illusion d'une vie intéressante, ce qui n'était que fuite de moi-même, d'un centre qui me devenait étranger. Comme saint Augustin, je cherchais au-dehors au lieu de revenir à moi ; la vérité n'habite qu'en l'homme intérieur. Ces élans juvéniles, sport, politique, arts, poésie et aventures sentimentales me laissaient insatisfait. Je percevais en même temps le risque de m'y complaire et de laisser la luxuriance de cette végétation étouffer d'autres élans tout aussi forts mais qui restaient secrets et profonds. Plus j'essayais de me passionner pour ce monde de carrière et de plaisirs que l'on me présentait comme s'il allait m'assurer avenir et sécurité, plus je pressentais sous ces apparences qu'il y en avait un autre, plus vrai, plus pur et plus beau. Un tel manque d'intérêt pour une existence normale me culpabilisait, je me le reprochais comme une forme de paresse, de nonchalance, ou d'évasion... Depuis mon enfance, le sentiment religieux a toujours existé en moi, mais de façon mystérieuse. Je me situais mal dans le monde où il fallait entrer, où je voulais entrer et même réussir, obtenir de la considération. J'avais honte de m'isoler, de me croire différent, spécial, unique. Aucun sens de supériorité en cela, au contraire une sorte de gêne de ne pas être normal. Je me souviens même d'avoir envié un compagnon qui n'était guère embarrassé de ce problème religieux et de lui avoir demandé de m'entraîner à sa suite, ce fut sans résultat⁴¹.

La douleur (comme le doute et la méfiance) travailla sans relâche Charles Dumont au-dedans, dans le secret du cœur. C'était un homme angoissé. Mais, paradoxalement, l'angoisse le maintenait en éveil, en vie, au long des jours, dans la fidélité :

Ma conscience, écrit-il, dès son éveil, fut, tous les jours de ma vie, un champ de bataille où s'affrontaient le Bien et le Mal, Dieu et Satan, l'être et le néant, l'Amour et la Mort. Le combat spirituel, dans cette perspective apocalyptique, bien loin de faire de moi un personnage de théâtre de l'absurde, et de ma vie un épisode dérisoire et sans suite, me donne un sens : être mis à l'épreuve par celui qui m'a créé et qui sait pourquoi. Il a pris l'initiative de me jeter dans une lutte à mort d'où doit triompher la vie de l'Amour, la victoire du Christ. Il me fallait donc faire preuve de mon espérance, de ma confiance, de mon assurance en lui, ce Dieu qui est Amour, en dépit de la tentation mortelle de méfiance, de soupçon et de doute qui peut aller jusqu'à la désespérance. Ma foi m'a sauvé du désespoir⁴².
L'amour, même fêlé, est aussi fort que la mort⁴³.

Charles Dumont fut un martyr de l'espérance, ou plutôt, pour employer une expression « moins tonitruante », un témoin de l'attente, un veilleur dans la nuit et le temps, la durée. C'était un patient au

41. *Traces d'une conscience*, p. 65-66.

42. *Traces d'une conscience*, p. 59.

43. *Traces d'une conscience*, p. 3.

sens fort du terme. Il considérait « la patience comme une victoire sur le temps, sur la durée, sur l'angoisse qui ronge l'âme, à cause du sentiment de l'éphémère, du transitoire, de la précarité de tout être fini, en train de finir⁴⁴ ». Il endura ainsi la vie, ce qui le tourmentait, patiemment, discrètement.

[Il] aimait Dieu d'une attente infiniment soumise⁴⁵.

L'attente est le bonheur de la proximité⁴⁶.

J'attends parce que j'aime, et dans la mesure où j'aime⁴⁷.

Comme un veilleur attend l'aurore, j'attends le Seigneur d'une ardente patience⁴⁸.

Dans le quotidien de sa vie ordinaire, de son attente, cet homme était vraiment moine malgré et grâce à ses faiblesses physiques et morales. Il n'a jamais été un modèle de sainteté, loin de là, mais il a été un modèle d'humanité. Tout au long de sa vie, il l'avoue sans honte en relisant sa vie, il a connu « l'angoisse de voir le temps fuir et [l']emporter⁴⁹, le combat spirituel [qui] déroule ses péripéties dans le secret de [la] conscience avec ses victoires et ses défaites⁵⁰ », et surtout, ce qu'il appelait « des morts apparentes, des pertes d'existence⁵¹ » : la fatigue, le sommeil, le vieillissement, « qui créent l'angoisse de la mort de l'âme⁵² ».

Alors qu'il est parvenu à l'âge de ceux qui ont « traversé le temps à l'épreuve de l'amour⁵³ », qu'il est devenu un pauvre vieillard dépendant et fragile, confiné dans la solitude de sa cellule de l'infirmerie, Charles Dumont, un jour, dans le silence de son cœur, se met à « voyager dans les souvenirs de [sa] conscience⁵⁴ » : il se met à écrire son histoire. Lorsqu'il lève de temps en temps les yeux du papier sur lequel il note patiemment ses souvenirs, il regarde par la fenêtre de sa chambre : « Là, devant ma fenêtre, dans la brume, je contemple le bouleau, ou les cinq bouleaux sortant de la même souche. Ils croissent en silence dans le brouillard de leur vie, image de la mienne dont je tente, depuis sa fin prochaine, de retracer la croissance dans la brume du passé⁵⁵. » En écrivant son « autobiogra-

44. *Traces d'une conscience*, p. 76.

45. Charles DUMONT, *Prières inspirées du deuxième poème du Cantique*, p. 1.

46. Charles DUMONT, « Dix chants de mémoire avant le jour. Chant VIII », dans *Poèmes et prières*, p. 79.

47. Charles DUMONT, *Prières inspirées du deuxième poème du Cantique*, p. 1.

48. Charles DUMONT, *Prières inspirées du deuxième poème du Cantique*, p. 15.

49. *Traces d'une conscience*, p. 4.

50. *Traces d'une conscience*, p. 3.

51. *Traces d'une conscience*, p. 4.

52. *Traces d'une conscience*, p. 4.

53. *Traces d'une conscience*, p. 27, 54, 57.

54. *Traces d'une conscience*, p. 1.

55. *Traces d'une conscience*, p. 9.

phie spirituelle », intitulée *Traces d'une conscience en deux mondes*, le moine vieillard part intérieurement en quête de lui-même et de la paix. Ce voyage intérieur est le dernier et il est le prolongement de ce lointain voyage de jeunesse qu'il fit en train, le 11 juin 1941. Il sait qu'au terme du voyage qu'il écrit, il pourra entrer dans la Vie, la pleine vision de Dieu. « En écrivant ces *Traces*, je fais passer ma vie d'un monde à l'autre⁵⁶ ». Cet ultime voyage, très intime, qui poursuit celui de juin 1941 – même si pour l'instant il n'est que littéraire, un voyage au pays de lui-même, plus précisément un voyage qui le conduit de lui-même à la maison du Père –, lui permet de recouvrer mystérieusement la paix du cœur et de porter un regard d'action de grâce sur « le monde et sa richesse, la terre et tout son peuplement »⁵⁷. Cet écrit est véritablement le temps de la Consolation. Dans cette réflexion méditative sur [sa] vie, [il] s'attache à décrire la perception intérieure qu'[il] avait, ou qu'[il] a maintenant, de la croissance d'un esprit jointe à celle d'un corps dans le temps qui fut le [s]ien, dans le monde où [il] était⁵⁸.

Le voyage intérieur

Le 11 juin 1998, Charles Dumont écrit :

Voici que ce matin, je retrouve avec saint Barnabé, dont c'est la fête, ce charisme de consolateur, de « paraclète », puisque son nom signifie « Fils de la consolation ». [...] On ne paraclise, on n'encourage qu'en étant rempli de l'Esprit Saint et de foi. Ô Esprit Saint, remplis mon esprit du Tien, que je puisse à mon tour réconforter, rassurer mes frères et sœurs dans leur foi, par la consolation que je reçois des Écritures en les citant dans ce que j'écris moi-même. [...] Consolé moi-même par les Écritures que je relis à la lumière de ma propre expérience, j'espère que ce que j'écris consolera à son tour celui ou celle qui lira mes réflexions spirituelles⁵⁹.

Père Charles s'était mis à écrire, « à voyager sa vie », en 1998. Il intitula cet écrit le plus personnel de son œuvre du titre mystérieux : *Traces d'une conscience en deux mondes*. Il avait alors quatre-vingts ans. Ce travail d'écriture et de relecture de son histoire était le fruit d'un long travail préalable : « Je me suis préparé à ces *Traces* par des réflexions écrites durant dix ans (1985-1995)⁶⁰. » Dans cet écrit intime, sa vie y est singulièrement disposée, déposée de manière éparse, sous forme de fragments perdus au milieu de divers commen-

56. *Traces d'une conscience*, p. 96.

57. *Psaume 23 (24)*, 1.

58. *Traces d'une conscience*, p. 24.

59. *Traces d'une conscience*, p. 38.

60. *Traces d'une conscience*, p. 6.

taires et citations (parfois longues) de la Parole de Dieu ou d'ouvrages de philosophes : Kierkegaard, Camus, Gabriel Marcel, Hegel, et de poètes : Francis Thompson, Wordsworth, Rilke – « le poète de l'enfance et du fond de l'âme⁶¹ » –, Claudel, Czeslaw Milosz – « poète auquel [il] croi[t] ressembler⁶² ». Ces textes ne sont pas cités au hasard, il les a particulièrement aimés, fréquentés et étudiés toute sa vie : ils font partie de son être. Il a « copié ces textes, [il] les a relus, [il] les connaît par cœur, mais, là, (et sans doute, c'est ce qui dérouta le lecteur qui l'a connu conférencier) ce n'est ni en patrologue ni en historien qu'[il] en goûte (en partage) la saveur et la sagesse, c'est en homme et en vieux moine⁶³ ». Charles Dumont savait très bien ce qu'il faisait en agissant ainsi : délibérément, il laissait des traces d'une existence toute simple et d'une certaine conscience de sa vie entremêlée dans un ensemble qui fut l'aliment (l'élan et le moteur) de sa vie (« Dès que tu existes, tu es en route. [...] Et c'est tout en allant que croît l'ardeur⁶⁴ »). Les souvenirs de son histoire sont donc semés comme des sortes de petits cailloux blancs dans l'Histoire avec un grand H, ce sont des petits repères qu'il nous faut alors, en le lisant, chercher pour découvrir le chemin intérieur et de croissance qu'il a parcouru, et découvrir ainsi sa transformation intérieure, voir à l'œuvre sa maturation, ou plutôt : l'œuvre de Dieu. En lisant les *Traces*, on voit un vieil homme penché au-dessus d'un miroir qui « contemple [s]on passé⁶⁵ » : « Le récit de ce voyage que fut ma vie, j'aimerais l'écrire en contemplant ce qui m'est arrivé, en rendant grâces⁶⁶ ». Dans cet écrit le plus personnel et le plus vrai de ses compositions, Charles Dumont a donc disséminé çà et là sa propre histoire, ce qui rend la lecture un peu « ardue » mais fait d'elle un véritable voyage, une aventure littéraire, poétique et philosophique à la découverte de la face cachée d'un être très secret, très profond, follement épris de Dieu... Les *Traces*, c'est « la vie "vue de son milieu", de l'intérieur, qui n'a pas de dates, que personne ne peut comprendre comme totalité, sauf par ce qu'elle laisse deviner d'attente, de désir de l'Infini⁶⁷ ». Pourquoi avoir procédé ainsi, comme un semeur sème du grain au hasard dans un champ fertile ? Charles Dumont a semé sa vie pour la perdre et la retrouver (« Si le grain tombé en terre ne meurt... »), parce que, comme il l'écrit lui-même en paraphrasant René Char, « un poète

61. *Traces d'une conscience*, p. 52.

62. *Traces d'une conscience*, p. 89.

63. *Traces d'une conscience*, p. 84.

64. *Traces d'une conscience*, p. 125.

65. *Traces d'une conscience*, p. 79.

66. *Traces d'une conscience*, p. 64.

67. *Traces d'une conscience*, p. 112.

doit laisser des traces de son passage, non des preuves. Seules les traces font rêver⁶⁸ », et puis surtout « ces traces de ma vie, dit-il, sont ainsi un mélange de vie et de mort où le mystère pascal sacramentalise cette expérience métaphysique⁶⁹ ». Dans le paysage intérieur de sa mémoire, de sa conscience, Charles Dumont dévoile ce qu'il a repéré de lui-même et de Dieu : « dans des séquences de clartés ou d'ombres, un dessein d'une volonté intelligente, d'une main qui l'a tenu par la main⁷⁰. » Les grâces de Dieu sont des traces, des preuves de son existence, des marques indélébiles de son amour. « J'essaye, dans le souvenir de Dieu qui m'habite, de discerner, il faudrait dire, de deviner en moi l'action unique, mais complémentaire de ma nature libre et de la grâce qui la sauve⁷¹. »

Traces d'une conscience en deux mondes... Peu après avoir choisi le titre de ces réflexions, j'ai lu – est-ce par hasard ? – un poème de Czeslaw Milosz qui a précisément pour titre : « La conscience ». Il m'a semblé répondre à mon propos, qui d'ailleurs s'éclairait, lentement, tout en voyageant parmi des souvenirs, ceux de ma conscience. J'en traduis quelques vers de la version anglaise :

« La conscience contenait en elle chaque bouleau et des forêts entières, des visages sans nombre, le cours des planètes, des choses passées et des présages du futur. Il faudrait donc en extraire ce que nous pouvons, lentement, ne nous fiant à personne. Je pense que je suis ici, sur cette terre pour en présenter un rapport, mais à qui, je n'en sais rien. C'est comme si j'étais envoyé pour que tout ce qui arrive prenne sens, métamorphosé en mémoire ». [...] J'essaierai d'extraire de mes souvenirs ceux qui m'éclairent sur les relations du terrestre et du céleste en moi. Et tout d'abord, je tâcherai de voir mes relations affectives, non seulement dans le relief lumineux que leur confère le souvenir, mais dans la lumière de la foi. La foi donne à ces souvenirs leur place dans la suite des temps de mon existence. Il ne s'agira pas de donner une cohérence aux événements, une intention divine à tout ce qui m'est arrivé, comme si je pouvais voir comment les rencontres, les influences, les succès ou les échecs se sont succédé en un enchaînement de causes et d'effets. Ma foi m'enseigne que cette unité de ma vie est l'œuvre de l'intelligence et de l'amour de Dieu, que rien ne lui échappe, que ce Dieu fait tout concourir au bien, à mon bien ultime. Certes rien n'est pur hasard du point de vue de ma destinée, mais dans notre condition présente, dans le temps, la foi ne me donne qu'une vue obscure du sens des événements qui me touchent plus ou moins directement. La foi peut parfois nous laisser voir dans des séquences de clarté ou d'ombres un dessein d'une volonté intelligente, d'une main qui nous tient par la main. Ces

68. *Traces d'une conscience*, p. 1.

69. *Traces d'une conscience*, p. 52.

70. *Traces d'une conscience*, p. 2.

71. *Traces d'une conscience*, p. 46.

moments de grâce restent invérifiables, sinon dans l'assurance globale d'une Présence et d'un Amour personnel, soucieux de notre bonheur. [...]. Sans connexion entre eux, ils se relient pourtant dans ce sentiment de présence rassurante, invulnérable »⁷².

Un jour, dans la nuit tombante, seul, dans le silence de sa chambre, à l'infirmerie de Scourmont, Charles Dumont, tout en écrivant, comprend et saisit le sens de sa pauvreté, la grâce d'être vaincu, faible et vulnérable. Cette compréhension (ce don de saisir intérieurement, de prendre conscience) fait descendre la paix dans son cœur, « comme une rosée ». Ce qu'il écrit à ce moment-là est de toute beauté et constitue son testament spirituel :

Me voici, Seigneur, qui m'avez créé au sein de ma mère, me voici devant vous, me souvenant de mes premières années, moi qui suis arrivé aux dernières, presque à mon dernier souffle. Comment vous parler, vous qui savez ma vie, vous qui savez mon cœur ? Comment vous écouter surtout, quand dans ces bruits de souvenirs, je cherche votre présence en moi hier, aujourd'hui, en ces moments mêmes où j'écris ? Car c'est votre silence qui reliait entre eux mes jours et mes nuits, et comment l'entendrai-je dans la cascade bruissante du temps ? Son irréversibilité ne me tourmente plus depuis que je sais que le temps d'une vie est l'appel, au-delà de tout langage, à m'en aller vers vous, au-delà même de ce qui sépare parole et silence. Appel irréversible parce qu'incompréhensible et d'une beauté poignante : une vie d'homme⁷³ !

Ce soir, parce que vous m'avez fait la grâce d'une paix intérieure retrouvée, je veux vous dire, Seigneur, et ma gratitude et le bonheur que j'éprouve à pouvoir écrire ces lignes. Il suffit que vous soyez là et que ma foi m'en donne la certitude pour que ma prière soit d'action de grâces. J'y trouve beaucoup de joie intime. Puis-je oser vous dire que je vous aime, Seigneur, comme j'ai osé le dire à quelques-unes de vos belles créatures ? Tant d'erreurs et de fautes, tant d'illusions, tant d'échecs et de contrefaçons, naïvement ou vicieusement acceptées ou recherchées, n'ont pas émoussé la pointe de mon esprit qui tend vers vous comme l'aiguille d'une boussole ; elle vibre, hésite, oscille pour s'arrêter, ce soir, un instant, fixée en vous. Ô le bonheur de le sentir, de le savoir et de l'écrire ici ! Que celui ou celle qui lira cette page rende grâce à Dieu avec moi et reprenne cœur ! L'Esprit n'est-il pas donné pour le pardon des péchés ? Ce soir, tout s'efface de ce passé sombre et tourmenté. Comment est-ce possible sinon parce que vous m'aimez, Seigneur, et m'avez toujours aimé et pardonné⁷⁴ ?

Le jour de Noël 2009, Charles Dumont s'endort à jamais « comme un petit enfant contre sa mère, son âme égale et silencieuse »⁷⁵. Il est

72. *Traces d'une conscience*, p. 1-2.

73. *Traces d'une conscience*, p. 28.

74. *Traces d'une conscience*, p. 33.

75. *Psaume 130 (131)*, 2.

parvenu à ce chemin de la paix en traversant l'épreuve du temps qui est celle de l'amour. « Traverser le temps, c'est traverser l'amour⁷⁶. »

Pour chercher le sens de la vie, de sa vie, avait-il écrit, il faut un espace de temps plus long que celui qui nous sépare d'un but immédiat ou d'un souvenir récent. Il faut surtout saisir sa vie dans son ensemble, du commencement à la fin avec quelques points de repères lumineux⁷⁷.

C'est « dans le relief lumineux du souvenir, dans la lumière de la foi⁷⁸ » que Père Charles a ainsi découvert la Présence de Dieu : elle n'était pas plus grosse qu'un « petit grain de sénévé » qu'on enfouit dans la terre, elle n'était même qu'un tout petit point lumineux, « un seul rayon de soleil », mais ce qui est sûr, comme l'a expérimenté saint Benoît, c'est que cette petite lumière rassemblait à ses yeux le monde entier⁷⁹ en son sein. C'est dans le temps, et non dans l'immédiat, que l'on peut tout voir, considérer et comprendre sa vie comme « l'œuvre de l'intelligence et de l'amour de Dieu⁸⁰ », qu'on peut relire son histoire comme celle « d'une créature humaine connue, voulue, et aimée de son Créateur⁸¹ ». Mais il faut oser ce voyage dans le temps, cette remontée dans le sens contraire du courant de la vie : « Il faut aller à l'Éternel en traversant le temps à reculons, comme le rameur tourne le dos à son but. L'avenir ne peut que nous effrayer⁸². » Il faut accepter de vivre. Vivre, c'est aimer et souffrir, ce n'est pas rien mais c'est beau !

11 juin 1941. Charles Dumont est dans le train. Il ne remonte pas encore le temps, il ne le voyage pas encore, cela ne lui est pas possible, il lui faut d'abord vivre, oser la vie. Aujourd'hui, s'il traverse le temps, c'est son époque, ce présent terrifiant à cause de la guerre, de la violence ; s'il le traverse, c'est à contre-courant de la mentalité du monde actuel (de la mondanité) car il veut devenir moine, même si c'est contre l'avis de son propre père. Il écrit : « Le temps nous est donné pour que nous fassions connaissance avec d'autres êtres et avec l'Être. La tâche est d'aimer⁸³ », d'aller de l'avant envers et contre tout. Charles Dumont passe dans son temps, son époque, dans ce monde déchiré, à feu et à sang. Le présent lui suffit pour aujourd'hui car il est heureux en ce jour où il va entrer à l'abbaye de

76. *Traces d'une conscience*, p. 25.

77. *Traces d'une conscience*, p. 6.

78. *Traces d'une conscience*, p. 1.

79. Cf. GRÉGOIRE LE GRAND, *Dialogues*, L. II, "Vie de saint Benoît", dans *Vie et règle de saint Benoît*, Paris, Médiaspaul, 1994, p. 96.

80. *Traces d'une conscience*, p. 1.

81. *Traces d'une conscience*, p. 6.

82. *Traces d'une conscience*, p. 27.

83. *Traces d'une conscience*, p. 54.

Scourmont pour y devenir moine ; il « cueille l'instant », comme dit le poète Pétrarque. Il veut aimer autrement, alors il avance, il va droit au but, même s'il ne comprend pas le règne du chaos autour de lui qui semble vouloir l'empêcher, le ralentir, le faire douter, même s'il sait que les lendemains sont incertains, même s'il doute de sa capacité à vivre la vie de moine avec toutes les exigences qu'elle suppose. Dieu l'a convaincu, à l'intime du cœur, du sens d'une vie donnée, d'une vie livrée. Son père-maître, qui l'attend pour le recevoir en clôture, aura la tâche de le maintenir dans cette conviction profonde, car une fois devenu novice, et durant tout le temps de sa formation initiale, le jeune Charles hésitera continuellement pour prendre la décision de s'engager définitivement. Fragile de santé, il s'était convaincu qu'on ne lui proposerait jamais de faire profession. « [Son] corps était si souvent menacé de mort par la maladie et cela depuis [sa] naissance⁸⁴. » Il avait « peur de [se] tromper, de tromper la communauté et même Dieu⁸⁵ ». Toute une histoire ! Le jeune moine attendra « d'une attente infiniment soumise » qu'on lui fasse signe. On aurait dit qu'il avançait à tâtons, mettait au défi le vouloir même de Dieu et le sien. Un jour, Dom Anselme Le Bail lui posa la question de l'engagement, mais sans le mettre au pied du mur, comme le religieux qui le fit fuir à 17 ans. Ce père abbé avait suffisamment d'expérience et d'intelligence du cœur pour avoir les propos qu'il fallait donner au jeune homme. Il lui dit de faire ce qu'il aimait, que, s'il était heureux comme moine, il devait poursuivre. Ce fut simple, et cette proposition convainquit Charles Dumont car elle le renvoyait à lui-même, au désir qui l'habitait, à sa liberté et à sa capacité de décider, à sa responsabilité en dépendance de la grâce de Dieu. Il n'y a rien que l'on puisse entreprendre en toute vérité et simplicité sans le secours de Dieu. On n'est jamais seul, il faut y croire. Ainsi, si l'appel de Dieu et sa réponse, c'est-à-dire « son libre consentement à la voix intérieure [qui] a décidé de [sa] vie⁸⁶ » ont été évidents à un moment donné, ils n'ont pas été sans peine. À la veille de [sa] profession solennelle du 16 juillet 1946, [son] père maître, qui [l]'avait connu cinq ans, [lui] écrivit :

Je sais que votre offrande veut être totale : à cause de cela, soyez dans la paix, la joie. Rejetez les hésitations et les explications, tout cela désormais est tentation. Je crois que vous êtes dans la forme de vie qui vous convient le mieux et qui vous assurera votre épanouissement spirituel et humain... À quel prix ? La souffrance et la Croix : depuis le Christ, il n'y a pas d'autre voie⁸⁷.

84. *Traces d'une conscience*, p. 47.

85. *Traces d'une conscience*, p. 89.

86. *Traces d'une conscience*, p. 68.

87. *Traces d'une conscience*, p. 69.

11 juin 1941. Charles Dumont se rend à Scourmont pour y devenir moine pour toujours, à la grâce de Dieu ! Plus il avancera dans la vie monastique, plus il prendra conscience du don des grâces de Dieu à la merci de sa « petite liberté parfois volontairement mesquine et de sa volonté capricieuse » :

L'être nouveau dans la grâce, c'est-à-dire dans une relation d'amitié avec Dieu, reste susceptible de s'éloigner de Lui, de devenir insensible, d'oublier Dieu et même, suite à un durcissement de l'orgueil, d'en arriver à Le mépriser. Le plus pervers garde toujours en lui la possibilité et même parfois la tentation du bien – et le plus saint connaît aussi en lui la tentation du mal. L'amour est vertu ou vice, selon qu'il va au bien ou au mal. L'amour de soi peut se convertir en amour de Dieu. Tout est possible à la grâce, à condition qu'elle rencontre une liberté, une volonté d'aimer, un désir d'absolu, d'infini⁸⁸.

Dans le train qui l'emporte à travers « le monde, son peuplement et ses richesses » et qu'il contemple sans regarder en arrière, Charles Dumont brûle intérieurement d'un bon feu. « Ce feu qui, dans la jeunesse, est le symbole de la vie conquérante et ardente, restera sous la cendre du grand âge, si le bois sec consent à se laisser patiemment consumer⁸⁹. »

Abbaye Sainte-Marie du Rivet
F – 33124 AUROS

Marie-Benoît Bernard, ocsa

88. *Traces d'une conscience*, p. 33.

89. *Traces d'une conscience*, p. 129.